

"Les espaces de vie contre l'aménagement", par Michel LUSSAULT

« 5 à 7 » conçu et animé par Ariella MASBOUNGI, avec la contribution de Stéphane DAMBRINE, directeur général de Paris Habitat-OPH.

Ariella Masboungi

Bonjour, nous avons le plaisir d'accueillir Michel Lussault, pour une conférence intitulée « les espaces de vie contre l'aménagement », titre qu'il a choisi et qu'il vous expliquera. Il interpelle le monde de l'aménagement avec la question suivante : « l'urbanisme est-il sourd et aveugle aux pratiques de vie quotidiennes des habitants ? ». Cela concerne aussi bien les urbanistes, que les concepteurs, les maires et les aménageurs. Cela situe parfaitement l'intervention de Michel Lussault dans l'esprit des « 5 à 7 » dont il faut rappeler qu'ils sont une invention – au même titre que le Club Ville Aménagement – de François Ascher, que nous regrettons tous beaucoup ici. Quand il a imaginé les « 5 à 7 », François Ascher pensait que le thème serait de façon permanente « la société interpelle les aménageurs », et nous essayons d'être dans sa continuité. Michel Lussault est donc parfaitement conforme à la réflexion que François Ascher souhaitait que l'on mène.

Michel Lussault est très connu aujourd'hui dans le monde de l'aménagement. Il est géographe, chercheur, professeur des universités à l'Université de Lyon, dont il préside l'établissement de coopération scientifique depuis 2008. Il a également coprésidé le conseil scientifique de la consultation du Grand Paris, dont j'ai eu la chance d'être membre. Ce conseil scientifique a été une histoire passionnante : on se souvenait tout à l'heure avec Michel Lussault qu'à la dernière séance, on nous a beaucoup félicités avec Bernard Reichen, et Bernard me disait « quand on vous félicite autant, qu'on vous embrasse sur la bouche, c'est qu'on vous tue ». C'était absolument cela puisque Michel a essayé de continuer à rendre service au Grand Paris, mais cela n'a pas été possible, ce qui est difficile à comprendre.

Michel Lussault est chercheur, il est l'auteur de 9 ouvrages et de plus de 70 articles. Parmi les ouvrages, on peut citer le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, avec Jacques Lévy, autre invité que nous avons eu au « 5 à 7 ». Il a écrit *L'homme spatial*, *La construction sociale de l'espace humain* – on voit donc une continuité dans cette préoccupation du rapport entre l'homme et la ville – *La couleur de la ville* – très joli titre – et en mai 2009, *De la lutte des classes à la lutte des places*, un petit livre très interpellateur, très agréable à lire, et qui est construit avec beaucoup d'anecdotes. Dans cet ouvrage, il interpelle le monde de l'aménagement sur les lourdes erreurs qui sont les leurs quand ils tentent de rencontrer la sensibilité sociale. C'est extrêmement amusant et cruel, d'autant plus cruel que c'est très amusant. Michel Lussault dénonce le fonctionnalisme qui imprègne encore, d'après lui, lourdement le monde de l'aménagement, monde dans lequel on ne trouve pas que les aménageurs qui sont ici, mais aussi les politiques au premier chef. Il met en cause également les approches procédurières et normatives de l'urbanisme, et dénonce la manière dont sont regardés les habitants en France, qui sont au mieux qualifiés d'usagers. La part de la concertation, en France est réduite à sa portion congrue, ce qui est très éloignée de l'idéal de coproduction que l'on connaît davantage dans les pays anglo-saxons. Mais cette attaque qu'il mène un peu sur tous les fronts se fait avec légèreté et humour, vous allez pouvoir vous en rendre compte. Il décrit une sorte de saga de personnages, qu'il confronte à leur espace : des jeunes qui traînent dans la cage d'escalier d'un immeuble au Havre, des gestionnaires de la faune sauvage dans le Vercors, des lycéens dans la cour de

récréation de leur école, des clients d'une compagnie aérienne dans les aéroports, des touristes dans les parcs d'attraction, etcetera.

Les décideurs, les aménageurs et les habitants sont-ils vraiment dans des camps retranchés ? C'est l'un des sujets qui va nous occuper. Michel Lussault plaide pour que les aménageurs se dotent d'une meilleure compréhension des principes d'organisation des espaces tels que les vivent les habitants. Mais on attend de lui qu'il nous guide en la matière, car la collaboration chercheurs-aménageurs est assez rare. Elle est assez rare, faute de demande des aménageurs, et faute de réponse des chercheurs. Je l'ai vécu moi-même quand j'étais en charge des projets urbains à Marseille, les chercheurs me disaient « on vient après, on regarde ce que tu as fait ». Lorsque je leur demandais de travailler avec moi pour faire mieux, la réponse était non. Sommes-nous destinés à nous tromper éternellement ou êtes-vous capables de nous aider à l'amont pour que l'on se trompe un peu moins ? Comment peut-on renouveler les collaborations dans l'urbanisme, qui (je cite la définition qu'en donne Yves Lion, que j'aime beaucoup) « a pour but de rendre la vie des gens un peu moins difficile » ? Je trouve cela très modeste est très juste. Par contre, pour reprendre les termes de Michel Lussault qui évoque Pérec, on dirait les choses autrement : « vivre, c'est passer d'un espace à un autre en essayant le plus possible de ne pas se cogner » – j'ai beaucoup aimé cette citation – ou encore, avec ses propres termes, « exister c'est placer, se placer ». Comment peut-on associer en amont les modalités de compréhension des modes de vie et ne pas attendre les erreurs qui ne manqueront pas de se produire ? Comment lier recherche et action ? C'est bien le but du Club Ville Aménagement.

Face à cette interpellation des membres historiques, fondateurs du Club, Stéphane Dambrine apportera son témoignage. Il représente au sein du Club le monde du logement social, il est directeur général de l'office public HLM du Val-de-Marne, il est ancien président de l'association HLM d'Ile-de-France, et membre historique du Club Ville Aménagement. Il est très actif comme aménageur social, et je crois qu'il connaît le président d'organisme HLM que tu dénonces, Michel, dans ton ouvrage. Place à Michel Lussault pour sa conférence.

Michel Lussault

Merci Ariella, merci de cette invitation qui m'est faite pour essayer de répondre à une question, qui peut évidemment sembler un peu provocatrice : l'urbanisme est-il sourd et aveugle aux pratiques de vie quotidienne des habitants ? La réponse est nécessairement oui, mais cela n'est pas de sa faute. Donc il ne faut peut-être pas s'en formaliser plus que cela, pour des raisons que je vais essayer d'expliquer rapidement. Je ne veux pas être dans la situation de l'universitaire sous cloche, donnant des leçons au monde entier à partir de sa cloche. On est tous capables de faire cela, moi le premier, on le fait parfois très bien, mais ce n'est pas particulièrement intéressant.

Je voudrais commencer par dire que l'urbanisme me passionne, me fascine, et que j'ai toujours estimé que j'étais sans doute devenu géographe parce que cette question de la fabrication des espaces de vie est pour moi une question essentielle, centrale, passionnante. Par mes différentes expériences professionnelles, j'ai eu à assumer de la maîtrise d'ouvrage, en tant que Président d'Université, de l'assistance à maîtrise d'ouvrage, en tant que consultant-expert pour des collectivités territoriales, et j'ai également fait un peu de maîtrise d'œuvre. Donc à mon modeste niveau, je conçois assez bien les difficultés dans lesquelles les urbanistes et aménageurs se trouvent. Je précise aussi que même s'il m'arrive d'être assez critique par rapport aux élus, j'en ai accompagné beaucoup et je ne fais pas partie de ceux qui estiment que les élus sont nécessairement à jeter aux chiens. Ils sont comme tous le monde, ils sont faillibles. Après tout, comme c'est nous qui les choisissons, il n'est pas complètement improbable qu'ils aient nos défauts.

Ceci pour éviter le côté un peu délicat de l'entrée en matière. L'urbanisme est-il sourd aux pratiques quotidiennes ? Moi, Michel Lussault je vais vous expliquer comment faire pour que vous soyez enfin entendant et voyant. Non, ce n'est pas de ça dont il s'agit. En fait, ce qui m'intéresse, c'est d'essayer de partager avec vous deux ou trois intuitions.

Repenser l'urbanisme après la ville industrielle

Pourquoi l'urbanisme est-il nécessairement sourd et aveugle aux pratiques de vie quotidienne ? D'abord parce qu'il a été constitué en tant que corpus. Un corpus fascinant à bien des égards puisque c'est à la fois un corpus théorique sur les principes d'organisation de l'urbain, et un corpus théorique et pratique sur les principes d'action sur l'urbain, dont on a défini les principes d'organisation. C'est cela au départ l'urbanisme. C'est en ce sens que c'est une théorie pratique et une théorie de la pratique extrêmement ambitieuse, forgée dans un moment particulier de l'histoire sociale et culturelle de l'Occident, ce moment particulier qu'est ce deuxième XIX^{ème} siècle de la ville industrielle triomphante. Le point de départ de la constitution de ce corpus peut bien sûr être discuté, que l'on considère avec Françoise Choay qu'il s'agit du travail de Cerdà à Barcelone, ou que l'on trouve un autre moment pour faire commencer cette histoire, comme Jean-Claude Perrot dans son fameux livre sur Caen au XVIII^{ème} siècle, qui faisait commencer cette histoire dans un contexte proto-industriel. Ce contexte est bien différent de celui des grandes métropoles européennes qui se sont constituées et organisées à l'aide des outils canoniques de l'urbanisme scientifique qu'étaient devenus peu à peu les schémas directeurs, les plans directeurs d'aménagement et d'urbanisme.

On ne va pas rentrer là dans une généalogie, qui peut et doit être faite, mais qui n'est pas notre propos. Cependant, je voudrais insister sur le fait que l'urbanisme, au sens où nous le pratiquons aujourd'hui, cette ingénierie assez particulière de l'organisation de l'espace, de l'espace habité, de l'habitat au sens fort du mot – non réduit au logement, mais retrouvant peut-être le sens premier du mot, son sens du XVIII^{ème} siècle, c'est-à-dire le cadre de vie d'une espèce – a été constitué dans un moment particulier de l'histoire où il s'agissait de répondre à un certain nombre de phénomènes de croissance urbaine. Ces phénomènes étaient liés à l'industrialisation de la ville, à la constitution de cette entité nouvelle qu'a été la ville industrielle, qui se substituait à un autre modèle, qui avait dominé pendant les siècles précédents. Il y avait dans cet urbanisme une volonté, qui se lit très clairement dans les textes des fondateurs – quand on lit la théorie générale de l'urbanisation de Cerdà, c'est tout à fait saisissant – de créer ce que j'ai appelé dans d'autres temps un urbanisme guérisseur, c'est-à-dire une pratique urbaine pour curer la ville de ses maux, qu'étaient l'insalubrité, le mal-logement, les difficultés d'organisation de l'espace, la pauvreté, la misère. Il y avait donc cette idée que l'urbanisme pouvait être une pratique de cure, fondée d'ailleurs sur une symptomatologie particulière de la ville malade. Et on répondait à ces maladies par des instruments qui ont été ceux de l'urbanisme standard, et qui ont perduré jusqu'à aujourd'hui.

Cet urbanisme standard s'est développé dans un contexte où les habitants, et la manière dont ils conçoivent leur habitat, se l'approprient et expriment leur culture personnelle à travers leurs pratiques d'habitation, ont été très largement considérés comme membres d'un stock, parties d'un flux. Ils ont été intégrés dans une théorie au sens grec du terme, dans un ensemble des grands nombres. Ils ont été traités comme un matériau, une substance de la ville sur laquelle on pouvait agir à travers des actions fonctionnelles et infrastructurelles, à travers une action de facture, de fabrication, d'arrondissement par la pensée de la matière et d'organisation des fonctions urbaines. Nous avons tous cru à un moment où à un autre que l'urbanisme et l'architecture, cette sorte de projection de pensée dans la forme, par sa rationalité, allait pouvoir régler, du fait même des formes et des fonctions qu'on était susceptible de mettre en œuvre, les pratiques, les habitudes et les comportements. Nous avons tous cru à cette idée là. Elle a été et elle reste une des bases des idéologies dominantes de l'action urbanistique. Il suffit de lire un peu précisément la manière dont les grands élus parlent de leur projet d'aménagement et d'urbanisme : cela reste souvent quelque chose de très profondément ancré dans les récits que l'on produit pour expliquer telle ou telle action urbaine. Cette démarche a été nécessaire, elle a produit des résultats, je ne suis pas là pour dire que l'urbanisme a failli, que l'aménagement est nul et non avvenu, que l'on n'a fait que des âneries, qu'on a accumulé inepties sur inepties, cela n'a aucun sens. L'urbain que nous connaissons aujourd'hui a été aussi fabriqué par cela. Moins qu'on pourrait le croire, mais il l'a été.

Cette ville industrielle, qui a été cette réalité là, sur laquelle on s'est penché et pour laquelle on a inventé ce corpus de connaissances qu'a été l'urbanisme, est en passe de disparaître, si tant est qu'elle n'ait pas déjà complètement disparu. Nous sommes confrontés à des processus d'une telle puissance. Je n'ai pas le temps de développer ici mais j'ai écrit un tout petit texte pour l'opération Territoire 2040 de la DATAR, puisque je dirige l'un des groupes de réflexion de cette opération, sur les nouveaux principes de l'urbanisation contemporaine, dans lequel je place toute une série de mots en – tion, qui sont pour moi emblématiques des mutations que nous connaissons aujourd'hui, qui subvertissent complètement l'ordre urbain que nous avons connu. Par exemple, moi je me refuse à

utiliser aujourd'hui le mot ville dans mon travail, parce que j'estime que ce mot dénote et connote quelque chose qui n'a plus véritablement d'existence. Plus exactement, je considère que les villes sont des fractions relictuelles des organisations urbaines qui sont en train de se constituer. Ce n'est pas une coquetterie de langage, c'est la volonté d'insister sur le fait que ce que nous avons sous les yeux est radicalement différent de ce qu'a été la ville industrielle. L'organisation urbaine que nous avons à vivre est caractérisée par des mouvements extrêmement puissants, dont nous n'avons même pas commencé de comprendre vraiment l'impact. Qui aujourd'hui comprend vraiment l'impact de la numérisation systématique de tous les aspects de la vie sociale dans l'organisation urbaine ? On parlait de François Ascher tout à l'heure, lui parlait de la société hypertexte, terme que j'ai repris pour dire que l'urbain est hyperspatial, pour aller au-delà même de la notion de société hypertexte. J'essaie de conceptualiser la notion d'urbain hyperspatial, à la fois au sens de l'hypermarché, c'est le lieu de l'accumulation maximum, mais aussi au sens de l'hyper-espace, c'est le lieu de la commutation permanente, d'un espace à un autre *via* les technologies de communication numérique. Avons-nous véritablement commencé de comprendre ce que cela allait modifier dans nos expériences au quotidien, dans l'organisation des espaces, dans les besoins des habitants, dans la façon même dont nous pouvons concevoir l'action politique sur cet espace-là qui est en train de se constituer ? Je crois que nous ne le savons pas, ce n'est pas d'ailleurs une critique, parce que nous sommes complètement démunis par la rapidité même des événements auxquels nous avons à nous confronter. J'ai pu constater le désarroi qui pouvait saisir des gens comme vous et moi lorsque, visitant récemment aux Etats-Unis un laboratoire d'une grande entreprise de télécom, je me suis fait expliquer toutes les recherches sur les principes de réalité augmentée que Google est en train d'essayer de concevoir dans ses différents laboratoires. C'est insensé, c'est tout simplement insensé. Nous sommes devant une mutation que nous ne sommes pas capables aujourd'hui de maîtriser parfaitement. Donc n'y voyons pas forcément un signe de nos faiblesses ou de notre incapacité à appréhender les réalités, c'est peut-être aussi un signe de ce que Hartmut Rosa appelle l'accélération des processus, ce mouvement continu qui fait que de temps à autre on peut avoir l'impression que l'urbain sans feu ni lieu que nous connaissons, nous dépasse en permanence.

C'est parce qu'il y a cette mutation-là qu'il est impossible continuer à tenter d'arraisonner cet urbain avec les outils de l'urbanisme qui a été forgé pour arraisonner la ville industrielle. Parce qu'alors nous nous retrouverions dans la situation du médecin d'aujourd'hui qui voudrait soigner les pathologies d'aujourd'hui, avec les techniques de la médecine de Claude Bernard. J'ai beaucoup de respect pour Claude Bernard, il a été l'un des grands inventeurs de la médecine empirique, de la médecine scientifique ; néanmoins on peut penser que son approche n'est pas complètement pertinente aujourd'hui, ne serait-ce que parce qu'il n'avait aucune conscience des évolutions de la biologie moléculaire, de la génétique, de la protéomique, de la post-génomique, qui aujourd'hui modifient aussi la façon dont on voit le corps, le vivant. Excusez cette comparaison, mais si nous continuons à travailler avec les outils de l'urbanisme, nous serons comme un médecin, traitant aujourd'hui les problèmes du vivant avec les outils du XIX^{ème} siècle. La médecine de Claude Bernard est parfaitement rationnelle, parfaitement logique, parfaitement fondée sur une empirie, sauf que ce regard empirique là ne voit pas ce qu'il faudrait voir. Il ne peut pas voir ce qu'il faudrait voir.

Ce que je propose à travers mon travail c'est simplement de dire : et si nous tenions compte de cette mutation des organisations urbaines ? Et si nous essayions de passer par d'autres voies d'analyse, une autre symptomatologie, une autre analytique – je ne suis pas sûr que l'urbain soit malade – pour déboucher sur d'autres constats et proposer d'autres outils ? Voilà la première étape, je ne suis pas là en contempteur, en évaluateur ou en donneur de leçon, je suis simplement confronté, à partir de ma pratique de géographe, à l'idée que les mutations que nous connaissons nous interdisent de continuer d'utiliser nos outils de pensée. D'ailleurs, cette hygiène je me l'applique moi-même, je l'applique aussi au corpus de la géographie. Ariella a cité un dictionnaire que j'ai écrit et dont on prépare avec Jacques Lévy la nouvelle édition. Dans ce dictionnaire, on a eu une volonté, qu'on a pu considérer comme un peu arrogante, de reprendre l'ensemble du lexique classique de la géographie, non pas parce que nous estimions que nous étions plus malins que les autres, mais parce que nous estimions que devant la mutation des espaces que nous observions, il fallait une nouvelle analytique et un nouveau lexique, que c'était le prélude à toute nouvelle manière de problématiser. Finalement on peut s'appliquer cette hygiène aussi dans le monde scientifique et ensuite aller voir les acteurs de ce terrain qui est le mien, ce terrain de l'organisation urbaine, pour leur dire : est-ce qu'on ne devrait pas essayer de tenter la même chose dans ce domaine ?

Pour une nouvelle analytique : la spatiologie de l'habitation.

Quel est le type de démarche que je propose ? En fait je propose de subvertir les choses au sens étymologique du terme. La subversion c'est mettre cul par-dessus tête, c'est inverser l'ordre des facteurs. Ce que je propose n'est pas de sortir complètement de cette ingénierie de l'habitat dont j'ai parlé, parce que je crois qu'on aura toujours besoin de pratiques et de manières de concevoir l'action sur les formes construites, qui consistent en une ingénierie de l'habitat. Aujourd'hui, je ne renvoie pas forcément cet urbanisme totalement chez lui. Je dis simplement que dans un premier temps au moins, il faudrait admettre de lui associer autre chose, et considérer que cette autre chose n'est pas quelque chose de résiduel, mais doit être considéré comme une autre manière d'aborder l'organisation urbaine.

Je proposerais qu'à côté de cette ingénierie de l'habitat, on s'intéresse à ce que j'appellerai la spatiologie de l'habitation. Il s'agit en gros de quelque chose qui fait passer le curseur de la réflexion sur l'espace habité, l'habitat, à ce que j'appelle l'habitation, c'est-à-dire l'acte par lequel chaque individu construit son monde d'expériences. Je ne dis pas « construit » l'habitat, je dis « construit son monde d'expériences » parce que le problème que nous avons, c'est que ce monde d'expériences, cet arrangement en situation que l'individu construit à travers son habitation, n'est pas toujours parfaitement congruent à cet espace de l'habitat qui est organisé largement par d'autres, par vous en particulier, les urbanistes. Dans cette non-congruence, et parfois même dans cette divergence qu'il y a entre le monde de l'expérience de l'habitation et l'espace de l'habitat, il y a toute la difficulté de la problématique urbanistique du moment. Donc ce que je proposerais c'est que l'on commence à réfléchir à cela et à prendre au sérieux le fait qu'il existe en réalité deux ordres de phénomènes, liés mais différents. C'est ce que j'explique en tant que géographe quand je dis que les géographes qui s'occupent de l'espace ne font pas la même chose que les géographes qui s'occupent de spatialité. Les géographes qui s'occupent de l'espace seraient du côté de cette ingénierie de l'habitat dont je parlais tout à l'heure, c'est-à-dire qu'ils s'occupent de la mise en place des grands cadres construits. Les géographes qui s'occupent de spatialité, dont j'estime faire partie, se préoccupent plutôt de ce que je vais appeler ensuite les compétences élémentaires de la spatialité c'est-à-dire la manière dont les individus agissent non pas *sur* l'espace habité mais *avec* l'espace habité, ce qui n'est absolument pas la même chose. Dans mes textes, je prends le temps de dire que l'on n'agit pas *sur* l'espace, ce qui est une conception qui pour moi renvoie à des ingénieries complètement formelles et dévastatrices, qui sont les ingénieries standards que nous utilisons, mais que l'on agit *avec* l'espace. Parce que l'espace est d'abord une ressource sociale. C'est l'une des ressources dont les individus peuvent disposer pour réaliser leurs actions et pour construire leur monde d'expériences. Si déjà vous commencez à dire non pas *sur* mais *avec*, cela change complètement les choses. Parce que nécessairement, vous vous direz qu'on peut aborder un certain nombre de phénomènes d'une manière totalement différente, parce que l'analyse n'est plus une analyse distributive, une analyse de la façon dont les pratiques se distribuent sur un cadre formel, sur une étendue organisée, mais elle devient une analyse des situations *via* lesquelles les individus utilisent la ressource spatiale, ce qui n'est plus du tout le même type d'approche.

On me demande souvent pourquoi est-ce que dans mes livres, je passe beaucoup de pages à décrire de toutes petites choses, parfois même des conflits autour de questions d'assise, de siège. Dans le prochain livre, à partir de films de Jacques Tati, je parlerai de toutes petites scènes : cette scène célèbre, dans *Les vacances de Monsieur Hulot*, où Jacques Tati ouvre une porte, trouve devant lui un monsieur avec une bassine et une serpillière, lui tend la main, or l'autre ne peut pas lui tendre la main puisqu'il a les deux mains prises par la bassine, donc monsieur Hulot est embarrassé. Il y a 5 secondes que j'utilise parce qu'elles me paraissent emblématiques d'une certaine manière de porter attention à l'interaction spatiale entre des individus en situation. Je prends de petites choses comme cela, que je documente pour essayer de comprendre en quoi ces petites choses nous renseignent sur l'habitation humaine de la planète, à toutes les échelles. Je pars du principe que l'habitation humaine de la planète se fait à l'échelle de ces petits événements dont je viens de parler. Mais on peut aussi considérer que Georges Bush lançant une opération en Irak, fait acte de spatialité, agissant non pas *sur* mais *avec* l'espace, et que cela contribue aussi à l'habitation humaine de la planète. Tout cela pour vous dire qu'étudier votre habitation, votre « faire-avec » l'espace, est particulièrement intéressant pour vous urbanistes. C'est une manière de prôner une réflexivité de l'acte urbanistique, qui n'existe à mon sens

pas suffisamment. Il s'agit de se penser agissant en tant qu'acteur spatial, pas simplement en tant que praticien, professionnel, maître d'ouvrage, ou d'œuvre, mais en tant qu'acteur spatial produisant de l'habitation en permanence, de comprendre ceci et d'intégrer cette réflexivité dans la pratique urbanistique. Ce serait déjà à mon sens une chose tout à fait stimulante. Il y a quelques expériences de ce type qui sont faites ça et là, mais assez peu en nos contrées.

Une approche individualiste, pragmatiste, relationnelle et auto-organisationnelle.

Comment passer de cette approche de l'habitat à cette spatologie de l'habitation ? Essayons de donner quelques éléments de compréhension. Il faut d'abord que je précise que le travail que je mène est marqué par quatre enracinements théoriques et épistémologiques qui doivent être compris si on veut comprendre ce que je fais.

D'abord, je développe une approche que j'ose appeler **individualiste**. Cela me vaut des discussions nombreuses avec des collègues qui me trouvent beaucoup trop individualiste pour être honnête, mais je développe néanmoins cette approche individualiste. C'est-à-dire que je travaille à l'échelle des individus agissant, des individus considérés comme des acteurs spatiaux.

Deuxième point d'appui de la démarche : je travaille dans une perspective **pragmatiste**. Ce qui m'intéresse ce sont ce que les individus font, et la façon dont ils le font. Je signale au passage que j'ai emprunté la formule à quelqu'un qui n'était pas forcément réputé pour être un apôtre du pragmatisme et de l'individualisme. Michel Foucault, dans une de ses célèbres leçons, le commentaire de *Was ist Aufklärung* de Kant, définissait ainsi une notion importante pour lui, qu'il appelait les « ensembles pratiques » : ce que les hommes font et la manière dont ils le font. Je n'ai jamais trouvé de formulation plus efficace pour décrire en général ce que j'essaie de comprendre : ce que les hommes font et la façon dont ils le font.

Quand je dis que je suis **individualiste**, je devrais plutôt dire que je suis ce que l'on pourrait appeler un adepte de la théorie des actants. Je travaille beaucoup sur la catégorie d'acteurs particuliers que sont les acteurs humains, mais j'aime aussi beaucoup travailler sur les acteurs non humains, visibles ou invisibles : j'ai travaillé sur des virus, sur des loups, sur des sangliers, sur des plantes vertes, des insectes, etc. Cela m'amuse d'autant plus qu'aujourd'hui, le monde urbain est de plus en plus peuplé de ces opérateurs là ; je suis sûr qu'ici-même, dans cette salle, des praticiens de l'aménagement et de l'urbanisme ont déjà eu affaire avec. Et ce n'est pas très simple : les êtres humains sont fantasques et difficiles à gérer, mais quand il s'agit en plus de laisser entrer sur cette scène particulière que constitue chaque acte d'aménagement, les non-humains, cela devient compliqué. Et pourtant, vous êtes tous obligés de le faire, dès que quelqu'un fait par exemple de l'aménagement de corridor fluvial, fait un peu de forestier, un peu d'agriculture. Je me souviens qu'avec Bernard Reichen, à la Cité de l'architecture, on a parlé de l'agriculture au sein du SCOT de Montpellier : dès qu'on fait un peu d'agriculture, j'imagine que les non humains sont là. Qu'est-ce qu'on en fait ? C'est d'autant plus ennuyeux qu'aujourd'hui, vous avez des acteurs humains qui entendent être les porte-parole de ces non humains, agir en leur nom, les représenter. Donc je suis même au-delà de la position individualiste aujourd'hui, et je serais dans la position qu'on appellerait, si on était Latourien – ce que je suis d'ailleurs – une position actancielle. Ce qui m'intéresse, c'est d'essayer de comprendre dans une situation, tous les opérateurs humains et non humains qui entrent en scène, qui entrent dans ce que j'appelle les situations où ils sont à *l'épreuve* de l'espace, c'est-à-dire où l'espace fait problème. C'est ce genre de situation que j'aime travailler, et que je propose que vous travailliez aussi, au moins au départ en termes d'analytique diagnostique de ce qui se passe dans une organisation qu'on doit aborder. Des situations où l'espace pose problème, où les actants sont à *l'épreuve* de cet espace-là.

Je travaille par exemple sur des situations d'assise, là où les gens s'assoient, parce que c'est toujours formidable. La bienséance, il n'y a rien de tel, c'est toujours très intéressant de regarder des situations où les gens ont besoin de s'asseoir, et où tout n'est pas distribué d'avance. Parce que vous avez des épreuves spatiales redoutables, que l'on traite au jour le jour sans s'en rendre compte – et heureusement – mais qui de temps en temps sont pensées, parce qu'elles deviennent problématiques. Là, la salle est pleine, mais autrement, on pourrait montrer comment dans des situations de répartition

sur des audiences, il existe des lois quasiment imparables de gestion par chacun du placement, qui montrent que si cela était neutre, on le saurait. L'ingénierie neutre existe, c'est ce qu'on appelle l'organisation de la file d'attente. C'est pour cela qu'existe le *queuing* : pour neutraliser cette chose terrible qui est de savoir comment on accède et comment on se place. Pourquoi est-ce qu'on rationalise les files d'attente et les queues ? Je vous rappelle que le *queuing* a été inventé par des mathématiciens qui avaient un programme bien précis, ils devaient répondre à une commande de gens qui faisaient de la logistique. Donc il fallait traiter des paquets dans une chaîne de traitement des paquets ; et le paquet est relativement amorphe, on a rarement entendu un paquet protester parce qu'il était dans une queue. Mais les êtres humains, on leur applique le *queuing*, et on les « paquetise », on en fait des sortes de paquets qui circulent dans la queue parce que c'est la seule manière de régler ce problème terrible de savoir ce qu'est franchir, accéder et se placer. Autrement, c'est une épreuve spatiale redoutable, cela fait partie de ces épreuves spatiales que nous avons à gérer au quotidien, et qui peuvent d'ailleurs donner lieu à des conflits terribles, ce qu'on appelait jadis des conflits de bienséance. Tout cela m'est venu non pas d'un constat empirique, mais d'une lecture des Mémoires de St-Simon, sur l'enterrement du prince de Conti, où des princes se font voler des sièges par d'autres, créant des conflits inouïs. Là, c'est dans le cadre d'une société de cour très formalisée, mais je me suis dit que c'était vrai tout le temps. C'est de l'espace au quotidien, c'est notre espace, notre habitation. On ne peut pas dire que ça n'existe pas, parce c'est ce qui va faire qu'au jour le jour, les organisations urbaines fonctionneront avec leurs habitants. Nous avons à prendre en compte cela comme situation non pas à traiter et à aménager, puisque déjà les experts du *queuing* le font pour nous, bien ou mal c'est autre chose. Mais nous avons à essayer de traiter cela comme des situations-laboratoires, comme des situations-problèmes que nous pouvons essayer de comprendre. Il s'agit de saisir ce que cela nous dit sur l'organisation urbaine et sur l'habitation que les individus construisent de ce monde urbain qui leur est offert, qui leur est préexistant, mais qu'ils contribuent aussi à faire, changer, à amender en permanence.

Entre l'habitation et l'habitat il y a un rapport qui est assez subtil puisque l'habitation n'est pas l'habitat, l'habitat est une forme qui est proposée à l'habitation. L'habitation vient peu ou prou dans cette forme, d'ailleurs plutôt peu que prou, comme l'avait très bien montré Michel de Certeau en son temps, dans son livre *L'invention du quotidien*, qui est une étude des années 1970, qui souligne que cette *invention du quotidien* est toujours une subversion des cadres formels proposés par les penseurs et les experts. Cette *invention du quotidien* fait que notre habitation rentre plutôt peu que prou dans les cadres existant. Mais en même temps elle y rentre : il faut bien faire avec l'espace qui nous est offert et avec son habitabilité. C'est d'ailleurs là où nous nous retrouvons, avec les urbanistes. Si cette habitabilité est médiocre, on fera quand même avec, mais si elle est très bonne (encore faudrait-il définir ce qu'on entend par bonne habitabilité, selon quels critères) ce « faire-avec » sera peut-être plus généreux, plus détendu, plus pacifique, plus constructeur d'une évolution de l'habitat. L'habitation, même si elle fait avec, contribue à modifier cet habitat : chaque individu habitant contribue aussi à la construction de l'habitat dont il hérite et qu'il utilise pour sa propre habitation, dans une sorte de mouvement permanent dont nous avons du mal à sortir. C'est une manière pour moi de dire qu'il faut reconnaître à l'habitant un statut qui est celui – pour grossir le trait – de l'urbaniste permanent de son habitation. Le premier aménageur est l'habitant. Notre collègue, notre confrère le plus important peut-être, c'est lui. Il ne s'agit pas d'essayer de l'oublier. C'est ennuyeux parce que cela fait beaucoup de confrères, donc il faut partager le terrain. Heureusement, en général, ces prestations sont gratuites. Mais si on n'arrive pas à comprendre cela, on a du mal à aller plus loin. Evidemment je comprends bien qu'entrer cela dans son analyse est compliqué, parce que cela brouille les registres.

Approche individualiste, approche pragmatique, troisièmement approche **relationnelle**. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas simplement les actants pris tous seuls, ce sont les actants en tant qu'ils interagissent avec d'autres et avec les réalités sociales qu'ils ont à mobiliser dans leur situation. Ces réalités sociales, ce sont les autres actants, mais ce sont aussi les formes construites, les objets, les voitures. Dans le début du livre *De la lutte des classes à la lutte des places*, je prends cet exemple célèbre – mais qui n'était pas d'ailleurs voulu comme agressif vis-à-vis de qui que ce soit – de ce conteneur peint en rouge placé dans une cité du Havre et que l'on a essayé de faire prendre aux jeunes comme une vraie fausse cage d'escaliers, comme un vrai faux hall d'immeubles, de manière à ce que les jeunes ne squattent plus les vrais halls d'immeuble et aillent squatter le vrai faux hall d'immeuble. Cela a donné des résultats mitigés, mais intéressants. Je trouve que la démarche était passionnante. Sauf que le directeur de l'office de Graville la Vallée a sans doute commis une ou deux erreurs, non

pas de diagnostic parce que son diagnostic était très bon, mais il a sous-estimé deux ou trois choses. D'abord le poids des médias, et puis le fait que sa démarche a été prise comme une démarche ironique : dans les sociétés bien-pensantes, l'ironie est toujours très mal vécue, surtout dans le domaine politique et surtout quand cela concerne les pauvres. On a là quelque chose qui est une sorte d'interdit absolu, donc dans une société comme celle-ci, cela ne pouvait pas passer. J'essaie d'étudier dans ce petit exemple justement, cette interaction complexe, cette relation complexe qui existe entre les opérateurs et ces formes matérielles.

Approche individualiste, approche pragmatique, approche interactionniste ou relationnelle, et puis, quatrième chose un peu différente, qui là aussi pourrait ouvrir un très long débat : **les espaces humains sont très globalement auto-organisés**. Je ne crois pas du tout que les organisations urbaines soient autre chose qu'auto-organisées. Je pense que notre volonté d'organiser les organisations est une volonté estimable, louable, respectable – sans doute faut-il l'avoir, encore qu'y renoncer serait sans doute beaucoup plus hygiénique, et peut-être plus productif – mais je pense qu'en réalité, on n'organise pas les dynamiques spatiales, elles s'auto-organisent la plupart du temps. On les accompagne dans certains cas, et d'ailleurs assez partiellement. Souvent, lorsqu'on les accompagne, on s'aperçoit que cet accompagnement n'est jamais une fêrue, n'est jamais quelque chose d'imparable, c'est toujours un jeu, une transaction subtile, avec la dynamique de l'auto-organisation. Les grands projets qui fonctionnent bien, très souvent, sont cette sorte de ménagement, de dialogique – et pas de dialectique ni d'opposition – très subtile entre ces mouvements très complexes d'auto-organisation et quelque chose qui est de l'ordre de la parole légitime publique, qui vient entrer en transaction avec cela, et de temps en temps redonner un peu de sens, mettre en exergue des choses, focaliser un tout petit peu, porter attention à ce qui doit être accompagné. Beaucoup de projets réussis sont en fait des projets modestes de ce point de vue là. Cela heurte de front une tradition européenne, continentale, qui est la tradition de l'héroïsme en architecture et en urbanisme. Si on ne peut plus être un héros, que nous reste-t-il ? Le dialogue, c'est moins sexy, mais c'est sans doute plus efficace.

Voilà donc quatre angles d'attaque des phénomènes que j'essaie d'étudier. Les opérateurs, leur pragmatique – ce qu'ils font – leur relation, et comment tout cela contribue à l'auto-organisation des espaces humains. D'où l'importance pour moi de tenter d'identifier un certain nombre de choses, et en particulier ce que j'appelle les compétences élémentaires de la spatialité. On ne se refait pas, j'ai été formé dans les années 1970, il doit y avoir encore un tout petit peu de dégâts structuralistes chez moi, c'est le retour du refoulé. Donc les compétences élémentaires de la spatialité, cela fait un peu dur, mais c'est aussi une manière pour moi de jouer avec ces choses. Je dis qu'il y a quelque chose d'important qui est l'habitation, donc je pars du principe qu'on peut comprendre les sociétés humaines grâce à ce plan de coupe particulier qu'est l'habitation. C'est cela le pari, une compréhension de la société à travers l'acte d'habiter. Pourquoi ? Parce que, comme diraient les anglophones, *space matters*, l'espace a du sens, la spatialité c'est quelque chose, ce n'est pas simplement des étendues de projection des phénomènes sociaux, cela a du sens en soi. Donc comment essayer de donner à cette notion d'habitation un peu de consistance ? Je me suis dit que la seule manière de faire en sorte que cela ne soit pas ineffable, c'est de dire qu'il existe des compétences élémentaires de l'habitation, que j'appelle les compétences élémentaires de la spatialité, que l'on peut observer empiriquement, que l'on peut documenter, et que l'on peut théoriser et intégrer dans un système global de compréhension de la spatialité humaine. C'est ce que j'essaie de faire : construire un système théorique global appuyé sur des données empiriques solides, sur ce qu'est la spatialité humaine, dans toute situation transculturelle. Je pense que ce sont des invariants et que la variation culturelle intervient dans la mise en œuvre de ces compétences. Ce sont des invariants dont on peut ensuite examiner les variations dans des contextes culturels et dans des situations particulières.

Les compétences élémentaires de la spatialité

J'ai été amené à définir 5 compétences élémentaires de la spatialité, c'est-à-dire 5 compétences qui me semblent nous donner la possibilité d'identifier et de comprendre les actions des opérateurs humains en situation d'épreuve spatiale. Ces 5 compétences élémentaires sont les suivantes (je les détaille dans le livre *De la lutte des classes à la lutte des places*) :

-La **compétence de distance**, c'est-à-dire la capacité de discriminer le proche et le lointain. Il n'y a pas d'activité sociale ou humaine qui ne soit concernée par cette question de la discrimination du

proche et du lointain, de la distance. Qu'est-ce qui est acceptable ? Qu'est-ce qui est possible ? Qu'est-ce qui est inacceptable ? Qu'est-ce qui est illégitime ? Comment être à bonne distance ? C'est une question élémentaire, d'une simplicité évangélique, une question qui est, comme dirait Einstein, « simple, sans plus ». C'est donc redoutable, c'est au cœur de toutes les problématiques urbaines, à tel point qu'on peut considérer que la ville jadis, et l'urbain aujourd'hui, sont une des manières que les sociétés ont eue de traiter le problème de la distance, d'inventer les technologies qui permettent à cette question de la distance d'être régulée collectivement en même temps qu'assumée individuellement. C'est quelque chose de complètement bouleversé aujourd'hui, par l'apparition des nouvelles technologies numériques de communication, parce que la télécommunication – qui n'a pas commencé aujourd'hui mais qui s'est accéléré – introduit de nouveaux registres de proximité. À côté d'une proximité topographique, dans mon langage une proximité de contact, on a aujourd'hui une proximité topologique qui s'instaure. On a donc des régimes de proximité qui viennent se combiner à travers des nouvelles pratiques tout à fait étonnantes dans leur registre et dans leur potentialité, par exemple les pratiques des réseaux sociaux. J'étais un peu prudent avant ce qui s'est passé en Tunisie et ailleurs pour dire que les réseaux sociaux avaient de l'effet, mais on va devenir de moins en moins prudent. À l'évidence, ils ont un effet, non pas parce que ce sont des réseaux sociaux, mais parce qu'ils viennent alimenter un jeu du proche et du lointain, nourrir un régime de proximité, s'insérer dans des pratiques topographiques de contact physique d'une manière que nous n'avions jamais prévue jusque là. Aujourd'hui on ne peut pas faire de l'urbanisme sans penser aux réseaux sociaux et sans penser à l'impact sur les proximités que cela peut avoir.

-La **compétence scalaire**, c'est ce qui permet aux opérateurs humains de discriminer le grand et le petit, c'est-à-dire en fait toutes les compétences de grandeur. Il serait trop long de rentrer dans les détails, mais c'est une compétence à laquelle je tiens beaucoup, sans doute parce que je suis géographe. Mais ce n'est pas du tout quelque chose qui renvoie à la classique articulation des échelles des géographes, c'est véritablement une compétence qui renvoie à la capacité de mettre en relation des ordres de grandeur différents dans l'appréhension que l'on a des habitats et des processus d'habitation.

-La **compétence de délimitation**, ou de découpage : c'est ce qui permet aux opérateurs humains de discriminer le dehors du dedans. Là aussi, il est difficile de dire que cette compétence n'a pas de sens. Elle est fondamentale, et elle ne passe pas forcément par la construction de limites physiques. Beaucoup de nos limites ne sont pas physiques. Cette compétence est le pouvoir de discriminer ce qui est dedans de ce qui est dehors, tout en sachant que cette compétence est valable à toutes les échelles, que les 5 compétences sont liées entre elles. On est capable de définir du petit et du grand en même temps qu'on définit ce qui est dedans et ce qui est dehors, lorsqu'on agit.

-La compétence sur laquelle je me suis le plus attardé en 2009, dans le cadre de ce petit ouvrage sur les places, est la **compétence de placement** : l'emplacement, se placer. Étymologiquement, exister, Heidegger l'avait bien vu d'ailleurs, c'est se déplacer et donc se replacer à partir d'une position initiale. L'existence est souvent une question de placement, et donc d'emplacement et de déplacement. Cette compétence d'emplacement, pour moi, est fondamentale. Quand je dis qu'il existe une lutte des places, je reprends une expression du sociologue Vincent de Gaulejac qui l'a métaphorisée. Aujourd'hui, les individus sont à la recherche de places. La place est une relation entre une position sociale et une localisation géographique. La lutte des places est une question pour moi essentielle, parce que la plupart des opérateurs, et c'est une des caractéristiques de l'actuelle période de modernité urbaine, sont toujours impliqués dans des recherches de place : prendre place, tenir place, s'imposer en lieu et place. Je pense qu'on gagnerait beaucoup à réfléchir aux dynamiques sociales et également aux conflits sociaux en termes de lutte de places, beaucoup plus qu'en termes classiques de lecture sociale (tel que la sociologie critique classique nous a habitués à lire les luttes sociales. Nous avons une sorte d'ombre portée sur la manière que nous avons de penser classiquement les conflits à l'intérieur des organisations urbaines, qui nous empêche de voir que le fait de savoir se placer, prendre place, est essentiel. Cela m'est venu à partir de l'analyse de mouvements comme les enfants de Don Quichotte, etcetera. J'ai pris toute une série de mouvements pour analyser comment les démunis font valoir leur droit à la parole dans les arènes démocratiques : de plus en plus, et cela n'est pas prêt de s'arrêter, par le prendre place.

-La **compétence de franchissement** : je l'ai rajoutée parce que je me suis aperçu que dans les organisations contemporaines, nous étions de plus en plus confrontés à la nécessité de franchir des seuils, des sas, des portiques, des lieux filtrés, des barrières visuelles, des murs. J'avais fait une petite enquête sur les entrées dans les bâtiments publics à Paris, entre 1985 et aujourd'hui. Là où on pouvait

entrer sans filtrage il y a 25 ans, on n'entre plus sans filtrage. Ces filtrages deviennent omniprésents, et nous les acceptons, nous les incorporons, nous en faisons des éléments de notre vie quotidienne, nous développons de la compétence. On fait même des films là-dessus : *In the air*, ce film avec George Clooney où le personnage passe sa vie dans les avions repère tel et tel bon client dans les files d'attente de sécurité pour ne pas perdre de temps, et décide de toujours suivre un asiatique, car c'est extrêmement sûr, efficace et rapide. Donc on développe de la compétence pour cela, on développe des stratégies, tout cela rentre dans notre habitation.

Bref, si l'on prend ces 5 compétences élémentaires de la spatialité, nous pourrions, si nous en avions le temps, choisir n'importe quelle situation urbaine – j'en fais le pari – de n'importe quelle échelle, du micro-local au mondial, et l'analyser en termes de compétences de spatialité, avec la grille de lecture actantielle, pragmatique, interrelationnelle et auto-organisationnelle que j'ai évoquée précédemment. Vous pouvez mettre en place une analytique de n'importe quelle situation urbaine, et à partir de ce moment commence le vrai travail, c'est-à-dire que vous pouvez diagnostiquer l'habitation et vous pouvez commencer à vous dire : moi, en tant qu'urbaniste, qu'est-ce que je peux dire de ça ? Comment je peux entrer dans ce monde-là et comment je peux faire en sorte que l'urbanisme ne soit plus aveugle et sourd aux pratiques d'habitation mais au contraire se fonde sur les pratiques d'habitation pour renouveler complètement ses théories et ses pratiques ?

Ariella Masboungi

Merci Michel. Alors comment un aménageur en charge de beaucoup d'individus reçoit-il ces messages ? Comment peut-on, dans un exercice professionnel dont Michel Lussault nous a indiqué les limites sérieuses, intégrer ces savoirs sur les modes de vie ?

Stéphane Dambrine

J'ai une position un peu particulière dans le Club Ville Aménagement parce que je suis un petit peu aménageur, un peu plus constructeur mais beaucoup gestionnaire. Aujourd'hui, on parle toujours de gestion locative, mais au fond quand on demande à un organisme HLM de gérer un patrimoine, on lui demande de gérer un espace et de faire habiter des habitants. Et là je suis complètement d'accord avec l'idée de dire que la première question c'est d'essayer de comprendre comment les individus agissent avec l'espace. On est perpétuellement dans notre métier de gestion, confrontés à cette gestion là. Il suffit de voir d'ailleurs comment les organismes HLM passent leur temps à retourner les halls d'entrée, à les remettre dans l'autre sens, à mettre des barrières à tel endroit : il s'agit effectivement d'essayer d'apporter des réponses à la question de savoir comment les individus agissent l'espace. Il y a quand même deux points qui me semblent importants que vous avez un peu occultés.

Le premier point, c'est que nos immeubles ne bougent pas et ont une durée de vie assez longue, et nos individus bougent beaucoup plus souvent. Et c'est vrai que ce qu'on a pu concevoir il y a 5 ans et qui fonctionnait parfaitement parce que les individus acceptaient d'interagir, ou parce qu'on avait compris comment ils interagissaient, peut quelques années plus tard, simplement par une évolution, une nouvelle famille qui arrive, ne plus être adéquat. C'est une première difficulté qui est liée à la temporalité de l'aménagement par rapport à la temporalité de l'habitant.

La deuxième difficulté, et je reprendrai un certain nombre d'anecdotes dont une que vous avez évoquée, et que je vais reprendre parce qu'elle nous a beaucoup marqués dans le mouvement HLM, c'est cette affaire du Havre. Mon collègue, qui est par ailleurs un très bon professionnel, a une grande qualité, c'est qu'il adore innover. Il a fait quelque chose d'ailleurs qui m'a valu beaucoup d'ennuis avec mon comité d'entreprise : il a décidé pendant une semaine de faire gardien d'immeuble. Bien entendu, tous les syndicalistes dans les organismes HLM ont dit au directeur général « faites gardien d'immeuble ». Alors je m'en suis sorti par une pirouette, en disant qu'il n'est pas allé jusqu'au bout, car il n'a pas accepté de ramener son salaire à celui d'un gardien d'immeuble. Et comme moi non plus je n'ai pas envie d'aller jusqu'au bout, je ne vais pas faire cette expérience. C'était pour vous montrer que c'est quelqu'un de très attachant et très innovant. Et donc son idée était de dire au fond, pour éviter le conflit qu'on connaît tous dans les halls d'immeuble, on va construire à côté un hall d'immeuble sans immeuble, comme vous l'appelez, de manière à ce que les jeunes, pour reprendre ce

terme générique que nous utilisons tous même si je le trouve assez impropre, se réunissent et ne perturbent pas les non-jeunes ou les autres habitants. Bien entendu, cela n'a pas fonctionné, mais on ne reviendra pas là-dessus, même si de mon point de vue c'était assez évident que cela ne fonctionnerait pas, simplement parce que l'intérêt pour les jeunes de squatter un hall d'immeuble s'explique par le fait que d'autres habitants y habitent. Squatter un hall d'immeuble vide, n'a pas beaucoup d'intérêt. Donc la deuxième difficulté, c'est qu'on doit effectivement faire vivre des populations qui agissent avec l'espace, pour reprendre votre phrase, mais qui agissent de manière contradictoire. Donc la vraie difficulté de l'urbaniste, du constructeur et du gestionnaire c'est de faire cohabiter des gens qui ne veulent pas jouer le même jeu. Il y a les jeunes et les non-jeunes, mais on peut aussi prendre d'autres exemples. Je vous poserai tout à l'heure une question sur le thème de la mixité sociale, qui est un sujet que vous abordez aussi dans votre livre, mais par exemple, nous sommes en train de réfléchir de nouveau, alors que pendant longtemps on voulait faire de l'intergénérationnel, à ce que font nos amis québécois : l'idée de faire des tours pour personnes âgées. Ce sont en fait des logements sociaux assez banalisés, mais réservés aux personnes âgées, simplement parce que les personnes âgées n'agissent pas avec l'espace de la même manière que les autres habitants.

Je voulais dire aussi que je partageais l'analyse sur les compétences. La première compétence que vous évoquez, qui est la compétence de distance, c'est-à-dire la discrimination entre le proche et le lointain, me renvoie à la question de la mixité. Parce qu'au fond, vous le dites bien, les moyens de transport, et tous les outils de communication type internet et autre, font qu'effectivement on peut avoir des rapports sociaux sans avoir de rapports physiques : cela va clairement à l'encontre de la mixité sociale. On peut très bien se mélanger à l'occasion d'un spectacle, d'une manifestation, et puis par contre retrouver son quant à soi dans son immeuble, dans son quartier avec une forte ségrégation. La question est donc : la mixité a-t-elle encore un sens dans notre société ou est-ce un mythe qu'il convient d'abandonner ? C'est un vrai débat puisque, vous le savez, le mouvement HLM défend mordicus cette mixité, mais un certain nombre de chercheurs nous opposent la thèse selon laquelle on défend une cause perdue – ce que vous dites un peu d'ailleurs – et qu'il vaut mieux s'adapter à la réalité de la société et des individus, que de chercher à défendre une idéologie qui est perdue.

La deuxième compétence où je me retrouve beaucoup est la compétence scalaire, c'est-à-dire la discrimination entre le grand et le petit. L'exemple que j'ai en tête ce sont les processus de concertation, notamment quand on travaille sur des opérations de réhabilitation de grands quartiers d'habitat social. On se rend compte que pour les habitants, la notion de quartier est une notion abstraite. On ne peut pas travailler avec eux à une échelle du millier ou de quelques centaines de logements. Il faut travailler à l'échelle de la cage d'escalier, pour qu'ils puissent avoir une projection mentale de ce qu'est leur environnement, leur habitat.

La compétence de limite est assez claire. Vous l'exposez aussi, c'est une question extrêmement complexe qu'on se pose à chaque fois qu'on aborde un quartier d'habitat social : comment l'intégrer, comment casser ses limites, qui sont parfois des limites tout à fait virtuelles mais qui sont très fortes dans le vécu des habitants.

La compétence des places, nous l'avons évoqué tout à l'heure, à travers notamment ces conflits qu'on a dans les halls d'immeuble. Là aussi on essaie d'y répondre par la conception des bâtiments, par tous les systèmes de sécurité dont on pourrait beaucoup parler. C'est un vrai sujet qui aujourd'hui nous agite beaucoup, mais qui répond aussi à une demande sociale, tout ce qui est autour de la vidéo-protection, vidéosurveillance, liées aux questions de sécurité, qui est une forme de réponse à cette question de compétence des places. Vous savez que maintenant, quand on fait de la rénovation urbaine, on doit faire une étude de sécurité ou de sûreté situationnelle. Ce qui est assez amusant, c'est que les experts en la matière ne sont pas légion. Mais c'est un vrai sujet, qui renvoie à mon avis à ce que vous évoquiez sur la lutte des places.

Enfin, sur la compétence de franchissement, comme vous l'avez rajouté en dernier, je n'ai pas trouvé encore d'application dans mon métier.

Dernier point et j'en arrêterai là. Toutes ces compétences, je les imagine bien comme outil puissant pour expliquer une situation, pour analyser une situation. Mais le reproche que je vous ferais, c'est que pour ensuite trouver la solution, cela me semble un peu plus difficile. Comment travailler autrement ? On le voit bien à travers ce que nous sommes collectivement en train de faire en matière

de rénovation urbaine : il y a des choses qui marchent, d'autres qui ne marchent pas. Il y a des choses qui marchent à un instant donné mais qui ne marchent plus après. Et donc à chaque fois, quand cela ne marche pas, on peut essayer d'utiliser ces compétences pour comprendre pourquoi ça n'a pas marché, mais pour se projeter et essayer de trouver une solution qui marche dans la durée – parce que notre problème est bien de faire marcher les choses dans la durée – là, j'avoue que je suis un peu plus perplexe.

Michel Lussault

Quelques éléments non pas de réponse définitive mais d'indication sur la façon dont on peut passer de l'analytique, qui est une position confortable – c'est pour cela que l'on est universitaire, c'est « tout-confort » - à quelque chose qui serait plus impliqué dans la volonté d'apporter des réponses voire des solutions, de chercher ensemble.

D'abord, j'ai le sentiment que nous sommes entrés dans une période où le souci d'efficacité – tout cela sanctifié par une sorte de délire réglementaire et normatif – est tel qu'on a eu tendance à rationaliser de plus en plus les pratiques, et à spécialiser de plus en plus les corps de métier, les corps d'activité. Donc j'ai l'impression que nous avons un peu perdu de la capacité d'aborder des questions urbaines avec des collectifs hybrides de pensée et de sensibilité. On retrouve un peu là l'intuition de François quand il a monté le Club Ville Aménagement – vous montrez que cette sensibilité est toujours présente. Mais je suis frappé de la difficulté qu'il y a aujourd'hui à faire réellement vivre ce que l'on pourrait appeler d'un mot banal la transdisciplinarité, la multidisciplinarité. Je n'aime pas trop utiliser ces mots d'ailleurs, parce que je crois qu'il faudrait vraiment qu'on arrête de parler des disciplines scientifiques comme si elles étaient gravées dans le marbre, les disciplines scientifiques sont des héritages du XVIIIème et du XIXème siècles et il faudrait sans doute les faire évoluer considérablement. Je pense que nous avons besoin de constituer des collectifs hybrides qui soient à la mesure du caractère hybride et complexe des réalités que nous avons à traiter. Quand nous sommes en situation urbaine, on a beau être géographe, politiste, aménageur, gestionnaire de réseaux, gestionnaire de parc, élu, c'est un peu comme le nuage de Tchernobyl qui ne s'arrêtait pas aux frontières, et bien les phénomènes ne s'arrêtent pas aux frontières disciplinaires. Le grand avantage de l'approche de Latour sur la théorie des acteurs-réseaux, c'est que finalement il nous montre que les réalités circulent en permanence, qu'elles ne s'arrêtent pas aux frontières disciplinaires des spécialités. On a donc besoin de collectifs hybrides pour déjà saisir les situations sur lesquelles il va falloir ensuite se prononcer puis agir. J'ai l'impression que là, on a un peu régressé.

On l'avait bien vu au moment de l'opération pour le Grand Paris, indépendamment du fait qu'on peut tout à fait être frustré voire un peu amer de la façon dont cela s'est terminé – c'est fini, vous le savez –, il y a une chose que tout le monde retient, à la fois dans les équipes participantes et parmi les membres du jury, c'est que cela a été un moment très intéressant et assez rare de mise en place d'une plateforme de compréhension hybride des phénomènes. On a eu un conseil scientifique très différent, avec des gens différents, qui a bien fonctionné justement parce qu'il y avait cette différence. Assumer les collectifs hybrides, cela ne veut pas dire créer des mondes de Oui-Oui à chaque fois, cela veut dire aussi assumer le différend. Assumer non seulement la différence de sensibilité mais aussi le différend, c'est-à-dire la conflictualité qui est au cœur de toute situation de diagnostic. On ne peut pas avoir de diagnostic qui ne soit pas un diagnostic conflictuel et différent. S'il n'y a pas de différends dans un diagnostic, à mon sens le diagnostic est suspect. Le diagnostic, c'est créer de la « différenciation » ou de la « différence » comme dirait Derrida, c'est mettre en exergue ce qui cloche, ce qui bloque, ce qui brutalise, ce qui détruit. Ce n'est pas produire une sorte d'image consensuelle d'un diagnostic urbain que finalement personne ne lit puisqu'on sait déjà ce qu'on va y trouver avant même de l'avoir ouvert. Et là, on a besoin de gens dont la spécialité est plus l'analytique et de gens dont la spécialité est plutôt autre chose. Je ne crois pas à la théorie de l'acteur omniscient. Justement, j'ai dit tout à l'heure « renonçons à être des héros ». C'est renoncer à l'omniscience, à la position démiurgique qui ferait qu'on serait capable de tout maîtriser. Non, il faut accepter ce dialogue permanent des différences, qui produit la différenciation dont nous avons besoin. Je lutte en permanence pour dire non – c'est difficile de lutter en commençant par dire non, encore que cela soit courant – les réalités urbaines ne sont pas indifférenciées, non le monde urbain n'est pas de plus en plus indifférencié et homogène. Dire cela, c'est montrer que l'on n'a pas les bonnes lunettes, que l'on regarde le monde urbain d'un point de vue qui est le point de vue qui écrase. Vu de Google Earth et de ses satellites, le monde urbain paraît peut-être homogène (encore que...). Mais dès qu'on commence à aller voir l'habitation, ce qui frappe c'est l'hétérogénéité, c'est la production de nouveautés. Autant l'espace terrestre est en quantité finie – encore que l'on construise de nouvelles quantités d'espace

quand on monte en hauteur – autant la spatialité humaine est en quantité infinie. Il y a de la spatialité qui se crée tous les jours. Acceptons déjà la différenciation, refusons de considérer le monde urbain comme homogène. Et c'est vrai à toutes les échelles : les quartiers d'habitat social, entre 54 guillemets, cibles des opérations ANRU, ne sont pas homogènes. Ils ne l'ont jamais été, et les opérateurs de logement le savent très bien, eux qui sont capables à la cage d'escalier près, au palier près, de produire de la différenciation. Et pourtant, on traite tout cela dans le cadre de grilles de lecture homogènes et de grilles d'action homogènes.

Deuxième élément de réponse, l'approche par l'habitation telle que je la propose est redoutable, parce qu'elle nous pose plusieurs questions de fond, qui sont des questions pour lesquelles je n'ai pas de réponse – mais de temps à autre je me contente de dire que je suis payé pour poser des questions, pas pour y répondre, je sais que c'est désinvolte, mais chacun a sa stratégie de survie.

Première question : la question que vous avez évoquée de la permanence et de l'impermanence, la question de l'irréversibilité ou de la réversibilité, la question des temporalités engagées dans l'action, puisque toutes les spatialités sont des spatialités-temps, tous les espaces sont des espaces-temps. Il n'y a pas de pensée de la spatialité de l'espace qui ne soit pas une pensée des temporalités et du temps, et donc qui n'engage pas une réflexion sur ce qui est permanent et ce qui ne l'est pas. Saurions-nous organiser non pas la ville mais ce que j'appelle des attracteurs au sein de l'organisation urbaine ? Saurions-nous produire des configurations d'espace, pensées à partir de la spatialité qui soient des attracteurs de l'organisation, qui permettent de faire en sorte que ces organisations, peu à peu, tournent autour de ces attracteurs, qui deviennent des éléments de définition de l'ensemble ? Saurions-nous créer des attracteurs urbains réversibles, momentanés ? Il y a des pistes : l'urbanisme festif, l'urbanisme du labile. Il y a curieusement beaucoup de pistes dans les pays des Suds. C'est assez amusant de voir qu'il y a des retours des Suds vers les Nordes aujourd'hui. Saurions-nous construire un urbanisme de la non-permanence ? C'est compliqué quand vous faites un tramway, a priori, mais en réalité ce n'est peut-être pas si compliqué que cela. Aurons-nous la possibilité de tordre un peu la temporalité ?

Deuxième exemple : qu'est-ce que l'on fait des vides ? L'urbanisme et l'architecture ont longtemps été des théories de remplissage. Vous prenez des vides et vous les remplissez parce que la nature a horreur du vide et parce que l'urbanisme a horreur du vide. Qu'est-ce qu'on fait des espaces en creux ? Est-ce qu'on peut leur donner une fonction qui soit non pas une fonction d'espace relictuel qu'il faut traiter, mais au contraire peut-être une fonction d'attracteur dont on parlait tout à l'heure. Là aussi il y a des exemples assez intéressants menés par nos collègues de la London School of Economics par exemple, sur ce qui se passe dans les pays dits du tiers-monde, dans les bidonvilles indiens. Voilà quelques éléments qui montrent que j'essaie quand même peu à peu de progresser vers la définition de solutions.

Bernard Reichen

Je suis à peu près d'accord sur tout, donc la discussion est facile parce que c'est un mode de pensée qui nous est commun et dont nous avons parlé à l'occasion du Grand Paris. Néanmoins, nous en avons parlé avant la crise et avec peu de conscience de la mutation.

Par rapport à la question du tramway : je considère justement le tramway comme le paradis de l'impermanence. Parce que le tramway a deux vertus majeures : il permet la maîtrise du temps, et il associe un service à un principe de sociabilité, qui avait disparu avec l'automobile. Autour de cette logique du séquençage de l'espace en temps maîtrisé, il offre un espace-temps pertinent dans lequel se construit une ville recomposée, par analogie avec la famille recomposée. Dans une société individualisée, je pense que les gens s'installent dans la mouvance d'un tramway pour fabriquer une ville à la carte qu'ils utilisent avec une maîtrise du temps. Qu'est-ce que cette ville ? Je ne crois pas qu'on l'ait vraiment analysée dans le détail. Comment les habitants individualisés s'organisent dans un système de réseaux de tramways ? Par contre on a une constante, c'est que cela fonctionne partout. Si cela fonctionne partout et si les gens font quatre ou cinq déplacements quotidiens, qui fabriquent des boucles de mobilité au lieu de faire des déplacements pendulaires, c'est bien que tout d'un coup, sans qu'on le sache et sans qu'on ait besoin de le spatialiser, le tramway est un élément de recomposition

sociale et urbaine. L'appropriation se fait à mon avis de façon naturelle. On essaie maintenant de le théoriser sur des situations extrêmes comme la cité transfrontalière de Strasbourg – puisqu'on passe en sauts de puce d'une bulle à une autre et on a fait de l'enclavement une vertu urbaine – et de comprendre comment à travers le vélo et le tramway, on fabrique un espace-temps qui est un espace vécu et qui offre de grandes multiplicités d'action.

Un petit mot sur les cinq points, j'ai un petit problème avec le franchissement et la limite. Le franchissement est un peu faible comme thème par rapport aux quatre autres. Dans le débat qu'on avait eu sur Montpellier, sur les cultures, on avait fortement théorisé la question de la limite, parce qu'il fallait endiguer l'étalement urbain, et il n'y a pas d'autre solution pour l'endiguer que de lui fixer des limites. A l'époque, on avait exprimé la limite sous deux aspects : il y a la limite comme barrière, comme clôture, et cette limite on l'avait exprimée par rapport au vocabulaire grec dans la logique d'Orion, et on avait en même temps proposé la limite sous un autre aspect, qui s'appelle Orismos, c'est-à-dire la relation, en disant que délimiter c'est concevoir et proposer une relation et non pas une barrière. Le thème du franchissement on le reprend dans d'autres logiques sur Bordeaux, dans ce que j'ai appelé l'esprit des domaines : je crois que de plus en plus dans les villes on va avoir des logiques domaniales. Un domaine c'est quelque chose qui est accessible, et dans lequel on est invité. C'est le problème de concevoir le seuil comme un élément positif. J'ai l'impression que pour moi cela reste quand même le même sujet qu'on peut traiter sous deux aspects, la barrière ou la relation. Le franchissement lui-même, on l'utilise sous le thème de la relation.

Michel Lussault

Le tramway constitue pour moi l'exemple, quand les choses sont bien pensées, de ce que pourraient être ces attracteurs, dont je parlais tout à l'heure. Le côté intéressant d'un tramway, y compris dans une organisation urbaine où il n'y a qu'une ligne (c'est-à-dire quelque chose qui est un peu un défi à toutes les habitudes qu'on avait de penser en termes de réseau complet, puisqu'un réseau à une ligne c'est assez peu un réseau) c'est sa capacité à être cette chose curieuse du renouvellement, de la recomposition à partir des sociabilités, à partir des pratiques. Pour moi, c'est l'exemple type de ce qu'on appelle des attracteurs. Merci d'avoir renchéri sur cela, parce que cela me permet de dire qu'on voit bien qu'il y a de l'avenir pour une production de forme, une production de structure, de cadre (on n'a pas de raisons de dire qu'il faut abandonner l'idée qu'on pourrait aménager l'espace habité) qui soit en relation avec cette question de l'habitation et des spatialités. Comme tu le dis bien, le tramway a marché un peu par un coup de « pif ». Si on prenait la comparaison avec la médecine : il y a plein de médicaments qui sont efficaces, mais on ne sait pas pourquoi. On sait qu'ils le sont, mais on n'est pas capables de dire pourquoi. Le tramway, c'est un peu cela. C'est quelque chose qui fonctionne, y compris quand les tramways ne sont pas très bien faits – cela peut arriver, c'est rare mais on pourrait trouver, sans doute à l'étranger. Cela marche dans tous les sens, et c'est d'ailleurs pour cela que pour les élus, c'est devenu une sorte d'obsession, puisque c'est quelque chose qu'on peut faire sans trop y songer, et cela marchera à tous les coups. Cela s'appelle l'effet tramway. Je suis d'accord avec toi sur le fait que cela n'a pas été suffisamment étudié. Voilà un exemple de ces attracteurs.

Sur le franchissement, je l'ai dit, c'est quelque chose qui est venu en dernier, je n'étais pas sûr de le rajouter comme cinquième compétence. Je l'ai fait plus par souci personnel d'essayer de comprendre ce qui se jouait dans ce que j'appelle la multiplication des épreuves de franchissement dans la vie quotidienne. Quand on écrit un texte, ou quand on fait un projet, on a besoin de petits instruments, il y a des choses qui vous préoccupent et vous vous dites « comment je vais pouvoir comprendre cette chose-là ». Donc là j'ai essayé de focaliser, mais ensuite j'ai évolué en parlant plutôt de ce que j'appelle la géo-logistique individuelle, c'est-à-dire l'ensemble des compétences nécessaires aux individus pour assumer leur mobilité, leur franchissement. Il n'est pas sûr que cela ne finisse pas par revenir dans la compétence de limites.

Participant inconnu

Bonjour, je suis engagé dans les pédagogies dans une école d'ingénieur sur l'urbanisme. Peut-être que cela recouvre votre débat avec d'autres penseurs mais je ne vois pas bien comment on peut parler de limite, de réflexion sur les distances, sans parler de groupe, ou de gouvernance.

Michel Lussault

Si, bien sûr, on parle nécessairement de groupe à un moment donné. Cette question me permet de préciser une chose, parce que c'est parfois mal compris. En général, les gens qui travaillent dans le cadre de paradigmes individualistes ne sont pas des gens qui nient l'existence et l'importance du groupe, ce sont simplement des gens qui décident que dans la boîte de pétri qui est la leur, le type de machin qu'ils vont agiter pour regarder le social, c'est l'individu. C'est un effet de focalisation. Je trouve que dans les sciences sociales, la pensée du groupe est faite, elle a toujours été forte, elle est à développer. Mais je trouve qu'en revanche, en particulier dans ma discipline, dans mon ensemble de savoirs, sur la question de la spatialité individuelle pensée à l'échelle des opérateurs individuels, il n'y a pratiquement rien.

Par ailleurs, cela permet aussi de considérer que bien sûr le groupe a du sens, mais aussi de partir du principe que ce que serait la spatialité d'un groupe n'est pas pensable simplement en termes d'addition des spatialités individuelles, qu'il y a autre chose qui doit être compris, et que cette autre chose est justement ce qui se trame dans le troisième principe, c'est-à-dire l'individu en action – pragmatique – et en interaction. C'est donc dans cette sorte de pragmatique de l'interaction que se compose petit à petit une réflexion sur ce que les collectifs eux-mêmes apportent dans la constitution de l'habitation. Il n'y a donc pas d'opposition, c'est plutôt une démarche, mais en général les vrais individualistes savent que la société existe, et que les groupes sociaux existent. En tout cas je leur conseille de le savoir.

Ariella Masboungi

Des développements que tu as proposés, il pourrait se dégager, pour les aménageurs, deux pistes à mon sens très importantes. L'une est de se nourrir de l'éphémère, des événements éphémères. En France nous concevons l'aménagement beaucoup plus dans le « hard » que dans le « soft », c'est-à-dire que l'on construit. L'aménagement pour les Allemands, ce sont des événements, souvent. C'est une occupation provisoire d'une halle, qui progressivement fait exister un lieu, et qui est le départ d'une opération d'aménagement, et qui permet aussi de tester la manière dont l'utilisateur s'occupe du lieu, s'en empare, et qui est le début d'une histoire. Nous sommes assez peu friands de ce genre de démarche.

L'autre point, c'est d'accompagner des processus que l'on n'a pas imaginés. Je pense en particulier à l'extraordinaire événement qu'a constitué le bassin que Michel Corajoud a dessiné face à la bourse, dans la simple intention de ne pas lutter avec une architecture magnifique, et de la refléter. Cela a été un lieu d'appropriation inimaginable, avec des pratiques urbaines auxquelles personnes n'aurait pensé. Ce qui était très intéressant c'est la façon dont la ville a accompagné cette opération, qui est devenue en définitive un grand équipement, non pensé au départ. Donc il me semble que ce que tu nous proposes amène les aménageurs, les urbanistes, à plus d'attention, à avoir davantage une attitude d'accueil que de programmation dure et ferme au départ.

Michel Lussault

Oui bien sûr, cet aménagement est peut-être justement un aménagement anti-héroïque, et puis c'est aussi le « coup de bol » parfois, cela existe, et tant mieux. Pour revenir en arrière sur ce que tu disais tout à l'heure, là aussi il y a un thème qu'il faudrait vraiment creuser : l'enclavement, la domanialité, les bulles. Il se trouve que demain j'interviendrai à l'Institut Goethe : c'est un colloque organisé en l'honneur de Peter Sloterdijk, le philosophe allemand. Il se trouve que j'utilise beaucoup son travail dans mes textes et ils m'ont demandé de faire quelque chose sur l'espace et Sloterdijk. Il a une théorie assez compliquée, mais j'utilise beaucoup sa métaphore de l'écume, pour essayer de penser les espaces habités, non pas comme réseaux, comme surfaces, mais comme écume. C'est intéressant l'écume parce que cela a de l'épaisseur, de l'étendue, c'est difficile de savoir ce qu'elle contient, ce qui est contenu, il y a des effets de contenant et de contenu qui sont curieux. Et puis il y a justement cette sorte de proximité de ces bulles, de ces domaines, il y a une forte domanialité de

chaque bulle de l'écume, et en même temps cela communique. Je vais reprendre une citation de Sloterdijk pour vous montrer à quel point on peut aussi essayer de trouver des terrains d'application en sortant de la vision unidimensionnelle, c'est-à-dire en acceptant l'ambiguïté, le paradoxe – l'urbanisme déteste le paradoxe et l'ambiguïté, l'architecture aussi, les ingénieries en général détestent cela, et c'est normal. Sloterdijk écrit quelque chose de très juste : « la co-isolation multiple de foyers, de bulles, sous la forme de voisinages multiples, peut aussi bien être décrite comme un enfermement que comme une ouverture au monde ». C'est le premier à avoir à ce point dit : ce que vous décrivez comme structures d'enfermement, les bulles, ce sont aussi des mitoyennetés, des échanges de domanialité, donc c'est aussi une ouverture parce que de loin en loin, on va jusqu'au bout de l'écume à partir de la première cellule. Isolé et en co-isolation multiple avec les autres : quand j'ai découvert cela, je me suis dit que ce n'était pas confortable, mais que cela pouvait marcher pour les organisations urbaines, que cela pouvait être une manière de reconsidérer la question de la séparation spatiale, de la ségrégation. Je ne suis pas là pour vous dire que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, mais cela nous incite à sortir de certaines visions misérabilistes ou de certaines visions stigmatisantes d'un certain nombre de choses : et si c'était à la fois la fermeture, et à la fois l'ouverture ? Si vous appliquez cela, y compris à des questions renvoyant à des pratiques individuelles, y compris dans des débats qui empestent un peu la scène politique française, à la fois fermeture, à la fois ouverture, vous commencez à changer un tout petit peu la donne. Evidemment, les questions devenant de moins en moins confortables, les réponses sont de moins en moins assurées.

Jean-Pierre Charbonneau, urbaniste

Ce que tu dis, pour moi, n'est pas du tout abstrait. Je ne voudrais pas laisser croire que ce que tu dis est une chose aérienne de laquelle on ne peut rien tirer dans notre pratique professionnelle de tous les jours. Pour appuyer cela, je voudrais donner deux ou trois exemples. On a une pratique qui est plutôt d'aménager. Quand on fait une rue, on applique un schéma avec des bordures, des stationnements, des arbres, des voiries, des choses comme cela, on applique un schéma. Dans un quartier c'est pareil, on fait des voies, et puis on met tous les ingrédients. Or mon sentiment de plus en plus fort, pour avoir pas mal aménagé, est que l'expérimentation, le fait de laisser les choses venir, de laisser les choses prendre leur place, de faire des choses simples, de ne pas forcément mettre de l'argent. C'est facile au fond de dépenser de l'argent pour faire des projets importants, parce qu'on est plutôt des bons ingénieurs, aménageurs, ou architectes. En revanche, travailler sur des choses justes, des choses qui permettent que le temps prenne sa place, que les usages prennent leur place, que les conflits prennent leur place, et revenir après, peut-être, différemment, est quelque chose qui pour moi est très productif, et très concret dans ma pratique professionnelle. Aujourd'hui on sait très bien aménager, mais notre problème, c'est que parfois il faudrait simplement gérer, il faudrait juste améliorer. Or on arrive avec nos gros sabots et on aménage. Je pense que là il y a un vrai problème. Donc ce que tu dis est pour moi très riche d'enseignement et de réflexion sur comment je vais pouvoir faire dans ma pratique à venir pour ne pas arriver avec mes gros sabots, et trouver la juste réponse au bon moment, même si dans l'avenir les choses bougeront, parce que la ville bouge et les lieux bougent, et c'est bien comme cela. Tout cela pour dire que ton propos n'est pas abstrait, a des répercussions, des conséquences sur notre pratique, qui peuvent être extrêmement concrètes, et qui pourraient rénover notre manière un peu lourde de faire de l'urbanisme, y compris la mienne.

Michel Lussault

Merci Jean-Pierre. Pour compléter quelque chose que je n'ai pas dit, je crois aussi qu'approcher la question de l'aménagement de l'espace habité par l'habitation c'est une manière d'anticiper le problème de la conflictualité. Quand j'étudie une situation, je pars toujours du principe, y compris dans un univers culturel homogène – je ne sais pas trop ce que cela veut dire d'ailleurs parce que je crois que la plupart ne le sont pas – dans une société aussi imperméable que la notre au multiculturalisme – elle fait quand même rigoler tout le monde quand on la regarde, la société en question – que les cultures spatiales des individus seront différenciées. C'est un sacré challenge, je pars du principe que dans une situation, les cultures spatiales des individus produiront de la différenciation. Donc je pars du principe que nécessairement, la problématique de l'aménagement du vivre-ensemble qu'est l'habitat, *via* l'habitation, produira de la conflictualité. Cela veut dire que

l'urbanisme que je propose est un urbanisme toujours déjà marqué par la conflictualité, qui ne cherche pas à la fuir, à la nier, à la décorer, à l'euphémiser, à la peindre, mais qui la considère comme une donnée de base.

Anne-Marie Auriault

Je ne sais pas très bien comment définir mon profil professionnel, sinon que j'ai beaucoup travaillé dans le monde de l'aménagement et de l'urbanisme, que je me définirais plutôt actuellement comme maître d'ouvrage, mais que j'ai exercé un métier pendant des années qui est celui de la programmation architecturale et urbaine, et notamment la programmation des équipements et espaces publics. Je me retrouve complètement dans ce que vous avez dit par rapport à l'asservissement de l'espace par la norme et le réglementaire, et au fait que dans ce travail de conception des espaces publics, qui est pour moi toujours extrêmement important, c'était à chaque fois une recherche-action que de produire un espace, et ce n'était pas quelque chose que j'appliquais comme un savoir.

Par contre, j'ai une toute petite difficulté avec la notion de compétence, parce que pour moi, la notion de compétence c'est de l'acquis, ce n'est pas de l'inné, ou alors on est plutôt dans des comportements hérités, construits au cours du temps par l'espèce humaine. Cette notion de compétence, on peut dire qu'elle n'est pas également répartie : tout le monde n'a pas les mêmes compétences dans tous les domaines de la spatialité en particulier. Je pense que là, il y a une petite difficulté à saisir cette théorie des compétences si on ne peut pas envisager en même temps cette variabilité entre les individus. Je prends juste un exemple qui m'est arrivé aujourd'hui pour illustrer mon propos. J'étais en plein cœur de Paris, près de la République, je me suis arrêté à un distributeur pour prendre de l'argent en plein jour et j'étais parfaitement tranquille. J'ai été assailli par trois enfants, à peine 10 ans, qui se sont précipités sur moi, qui avaient surveillé comment je faisais mon code, et que j'ai pu disperser, avec l'aide de quelqu'un de la banque qui est sorti à ce moment là. J'ai été assez choquée de cette agression, commise par trois enfants petits en plein cœur de Paris en plein jour. Cela m'a remémoré une situation que j'avais vécue il y a seize ans, je n'en avais pas vécue depuis, en plein cœur de Moscou, dans le métro, où je m'étais fait ligoter par trois femmes tchéchènes qui m'avaient piqué mes papiers et mon argent. A Moscou, je comprenais parce que je n'étais pas du tout dans les codes culturels, dans une compréhension du milieu dans lequel j'évoluais. Là c'était pour moi l'inverse, j'étais dans une parfaite maîtrise, et j'ai été complètement déstabilisée. C'est pour cela que je pose cette question de l'édification des compétences, qui est sûrement liée à des habitus culturels et de classe, et qui ne seraient pas également répartis.

Michel Lussault

Je ne vais pas entrer dans une discussion sur l'acquis et l'inné parce que je pense que c'est une fausse discussion. Il est assez clair que rien ne se produit indépendamment de capacités physiologiques que nous pouvons avoir et que tout se constitue dans l'expérience. Donc ces compétences, elles se nourrissent en permanence des processus d'acquisition que nous pouvons vivre. A la limite, ces trois petits gamins ont acquis cette compétence-là aussi : il y a de la distance, il y a de l'échelle, de la limite, du franchissement, de l'emplacement, ils savent être en bonne place au bon moment. Donc il n'est pas douteux qu'ils ont acquis cette compétence-là dans l'expérience et il n'est pas non plus douteux qu'il y a une variabilité des compétences selon les positions sociales des individus, mais sans que je sois tout à fait à l'aise avec le fait qu'il y aurait des individus dotés et des individus démunis, parce que je suis assez mal à l'aise avec ce genre de présentations, je crois que cela n'est pas exactement comme cela qu'on peut parler en matière de compétence spatiale. Si on poussait le bouchon un peu loin, on pourrait dire que certains pauvres ont des compétences spatiales bien plus exigeantes et bien plus importantes que certains nantis. Il y aurait même presque une distribution inverse. Parce que là, la compétence spatiale devient un élément absolument décisif de la capacité de survie. Je pense qu'il faut admettre qu'il y a des processus permanents d'acquisition, parfois des processus cadrés de formation, d'autres fois des processus spontanés d'acquisition. Je commence à monter un projet avec d'un côté des neuro-cognitivistes qui font de l'imagerie cérébrale sur les capacités spatiales des individus, et de l'autre des gens qui travaillent plutôt en théorie du signal et de la communication justement, sur la manière dont on peut appréhender un certain nombre

d'expériences à travers le traitement du signal informationnel qu'on reçoit. C'est assez mystérieux de se demander, parce que les cognitivistes ne le savent pas, comment les enfants constituent leur compétence spatiale. C'est très curieux en fait : mimétisme, expérience, il n'y a pas de réflexivité très claire là-dessus. On arrive même d'ailleurs maintenant à des choses assez compliquées sur ce qu'on appelle le pré-conceptuel, ou ce que certains appellent des compétences pré-cognitives, ce qui commence à devenir assez difficile à comprendre. Mais vous avez des gens qui font de l'imagerie cérébrale, et qui vous disent qu'il y a certains actes qui sont faits par le cerveau avant même qu'il y ait une mise en mouvement des consommations de glucose dans la zone de conscientisation de l'action. Il se peut même qu'on fasse des choses sans réfléchir. C'est curieux, comment cela se constitue. Mais cela se constitue, s'agrège, et il peut être intéressant de dire qu'une nouvelle manière de considérer la participation des habitants dans les projets c'est aussi peut-être de la considérer comme un processus d'apprentissage.

Ariella Masboungi

D'apprentissage mutuel ?

Michel Lussault

D'apprentissage mutuel, d'échange, de transmission sur l'habitation, et pas simplement comme un dos-à-dos, ou comme « eux » et « nous ». Je trouve que bien sûr, il faut insister sur les dynamiques des compétences, néanmoins, le cœur de ces compétences me paraît être là.

Jean Frébault, président du Conseil de développement du Grand Lyon, membre du Club Ville Aménagement

En écoutant Michel Lussault, on est toujours très stimulé, notamment par les décalages qu'il nous donne à voir. Il m'est venu deux réflexions que je transforme en questions. La première : je me demandais quel est le message de la recherche urbaine et des sciences sociales depuis 10-20-30-40 ans à nous, aménageurs-urbanistes. Si je caricature, le message c'est : vous surestimez fortement le facteur organisation de l'espace et vous sous-estimez tous les facteurs sociaux, la mutation des modes de vie, etc. Ce message est assez fondé. En même temps, je ressens que la recherche en sciences sociales a été en incapacité de refonder un discours sur la relation entre l'espace et la société. Aujourd'hui je pressens comme un frémissement pour essayer de reconstruire quelque chose sur l'espace. Je voulais savoir quel est ton point de vue : as-tu un point de vue très critique sur le monde des sciences sociales auquel tu appartiens et dont tu as dénoncé la fragmentation entre les géographes, les sociologues, etc. ?

Jean Frébault

Ma deuxième question, à mes yeux tout aussi stratégique, est liée à la dernière phrase que tu as prononcée. J'ai ressenti à travers tout ce que tu as dit qu'il était important de comprendre, observer, s'approprier le comportement des habitants par rapport à l'espace. C'est une chose dont je suis convaincu. Autre chose est d'écouter les habitants et de les faire participer à l'acte de fabrication de la ville. La question que je te pose est : quelle place, dans la démarche de reconstruction théorique qui est la tienne, tu donnes à cette écoute des habitants ? Je me permets de poser la question car je suis un petit peu là-dedans avec le Conseil de développement, et je témoigne que cette démarche de participation des habitants, a beaucoup de mal à trouver sa place, notamment auprès du milieu professionnel qui est ici présent, et auprès des élus, dans la fabrication de la ville.

Michel Lussault

Deux questions très lourdes. La première nous prendrait toute la nuit, alors juste un mot. Les sciences sociales ont dit « vous accordez trop de place à l'organisation de l'espace et pas assez de place aux pratiques sociales », d'accord, sauf si c'est au passage un moyen d'escamoter la question spatiale. Or les sciences sociales ont assez systématiquement escamoté la question spatiale. C'est pour cela qu'en tant que géographe ou sociologue, en tant que personne persuadée que l'on peut comprendre la société à travers l'habitation, parce que la manière dont les individus font avec l'espace est fondamental pour comprendre la vie humaine et l'organisation collective des sociétés, je ne suis pas preneur d'un escamotage de l'espace. Je pense que les sciences sociales gagneraient à se spatialiser. Toutes les sciences sociales ne sont pas à mettre dans le même bain. Il y a des gens, y compris ici dans cette salle, qui ont avant moi pris en compte l'importance de l'espace, dans des disciplines où cette question n'était pas traditionnellement implantée, qui ont montré avec quelle pertinence cela permettait d'appréhender les réalités sociales. En fait, comme je l'ai dit tout à l'heure, l'ingénierie de l'habitat ne peut pas se suffire seule, il faut une pensée de l'habitation, mais cette pensée de l'habitation est aussi nécessairement une pensée de la construction de l'habitat par la pratique habitante. Donc d'une manière ou d'une autre, l'espace est là, il a du sens, les relations sociales sont toujours des relations spatiales. Je dis même une phrase qui me vaut beaucoup de mécontentement de la part de mes collègues sociologues parce que je pense qu'ils ne veulent pas la comprendre : l'espace n'est pas le contenant de la relation sociale, c'est le contenu de la relation sociale. C'est une grosse provocation à deux euros. Dire que c'est le contenant de la relation sociale, c'est dire que les individus agissent *sur* l'espace comme étendue et que la pratique qui les lie est une pratique sociale. Dire que l'espace est contenu dans la relation, cela veut dire qu'on fait *avec* l'espace, et que les compétences élémentaires de la spatialité sont ce qui définit la manière qu'on a d'agir en interaction avec les autres. Dès que vous voyez deux personnes en interaction, il y a de l'espace qui circule entre eux. Comme Foucault disait qu'il y a du pouvoir entre les individus, moi je dis qu'il y a de l'espace entre les opérateurs en interaction. Et si vous ne voulez pas le voir, il se rappellera à vous tôt ou tard. Il y a de l'espace qui circule entre les individus qui parlent de la burqa, il y en a même beaucoup. C'est même fondamentalement une question spatiale parce que cela renvoie à la question de « qu'est-ce qu'apparaître », à la question de l'advenu dans l'espace public. Oui, il y a de l'espace qui circule dans les interactions entre les individus sur le logement social, sur le développement des systèmes productifs, sur la gestion de la culture. Il y a toujours de l'espace qui circule entre les opérateurs en interaction. Si vous prenez cela au sérieux, et que vous le documentez, vous êtes obligé de dire qu'on ne peut pas escamoter la question spatiale puisqu'elle est centrale.

Sur le deuxième point, je serai très bref. Je serais tenté de dire, au moment où nous en sommes, que la place des habitants doit être centrale, et en parfaite conformité avec ce que je viens de dire. Puisque ce qui circule dans l'interaction c'est de l'espace, comment pourrait-on vouloir soustraire les habitants à l'acte d'aménager ?

Ariella Masboungi

Les habitants, on les interroge, on est dans le « dire », mais pas dans l'observation de leur « faire », là où ils sont compétents, et là il y a un vrai problème.

Michel Lussault

Bien sûr, je ne dis pas que c'est simple. Je pense que c'est même potentiellement destructeur de tous les cadres classiques de l'aménagement. Cela ruine l'édifice classique de l'aménagement, pas simplement en France.

Laurent Théry, directeur de la SPL Euralille, président du Club Ville Aménagement

Je trouve que notre débat est paradoxal. Ce que vous dites, comme beaucoup ici, est extrêmement tentant intellectuellement. On a envie d'y adhérer, on a envie de retrouver un certain nombre des éléments qu'on essaie de défendre ici ou là. Mais en même temps, je pense que cet

énoncé, même bref, que vous avez fait, est en contradiction totale avec l'ensemble du corpus réglementaire et organisationnel qui est le nôtre, et avec la pratique des aménageurs qui sont ici. Donc nous avons un débat qui ressort de l'ordre de l'amabilité et de l'entente, alors qu'en fait, ce que vous nous expliquez est à peu près à l'opposé de ce que nous faisons. Qu'en pensez-vous ?

Ariella Masboungi

Est-ce que tu serais prêt à faire une expérience avec un membre du Club, pour tenter cette coproduction, cet affrontement des différences pour construire ensemble quelque chose ?

Michel Lussault

Moi je suis prêt à toutes les expériences en général, surtout les plus difficiles. Je suis parfaitement réaliste, épistémologiquement parlant, et je sais aujourd'hui que le vrai radicalisme politique c'est le réalisme analytique, et pas le réalisme politique, qui est juste le contraire du réalisme analytique. Le réalisme analytique c'est considérer les réalités comme elles sont. Ce qui se passe en d'autres parties du monde me laisse penser qu'encore moins demain qu'aujourd'hui, ce type de décalages entre les réalités telles qu'elles sont organisées, pratiquées, vécues par les habitants dans leurs pratiques d'habitation, et la manière dont les systèmes politiques traduisent ces réalités en normes, en codes, en pratiques, en comportements, va devenir de plus en plus difficile à assumer et à tenir. Si même les dictateurs armés ont du souci à se faire, il serait peut-être temps que du côté des sociétés démocratiques, certains se réveillent. Comment va-t-on pouvoir continuer longtemps de justifier un certain nombre de choses qui paraissent largement injustifiables ? C'est pour cela, l'expérience, je veux bien, mais je serais tenté de dire : allez, camarade, encore un effort pour aller un peu plus loin. On arrive à des échéances électorales où malheureusement, je pense que cela va passer complètement à la trappe (on a vu ce qu'il en était au moment de la réforme territoriale). On serait quand même tenté de se dire : et si on était capable, sinon de faire comme le grand soir de jadis de 1789 en remettant à plat les cadres territoriaux et les pratiques territoriales, de se dire c'est fini, on arrête d'amuser la galerie ? On arrête de pleurnicher en lisant tous les articles du Monde sur le 93, qui sont écrits tous les ans depuis 20 ans sur le fait que cela va de mal en pis, on arrête l'hypocrisie, on arrête de pleurnicher et on essaie de se dire : qu'est-ce que cela signifierait de changer ? On n'est pas sûrs de réussir, et il y a des gens qui le tentent, sans le dire, parce qu'il y a plein de gens qui, à leur manière, organisent leur petite chose, y compris en utilisant des formes aussi figées que les SCOT. Il y a des gens qui font comme si, et puis paf ! Ils donnent quelques coups bien sévères dans la fourmilière pour voir ce que ça donne. On sait que cela peut fonctionner, mais on sait aussi que c'est redoutable. Parce que si vous placez l'habitant et l'habitation au centre des préoccupations, comment se constituent les légitimités politiques ? Moi j'ai une théorie politique qui est un peu bizarre, je dis ce que nous avons en commun, c'est l'espace. Dans les sociétés de plus en plus multiculturelles, de plus en plus cosmopolites au sens fort du terme – je développe la notion de cosmopolitisation des organisations urbaines, plus on est cosmopolite, plus le différend culturel devient réel, plus ce qui nous reste en commun c'est l'habitation et le partage de l'espace et de la spatialité. Si on part de ce principe, peut-on organiser un système politique différent qui permette de traiter de ces questions là, de produire de la légitimité, de produire de l'ajustement ? Oui, je crois qu'on peut le tenter, mais pas avec le système politique que nous avons et pas avec le système électoral que nous avons.